Nicolas Courtinat (ed.), *Lamartine : autobiographie, Mémoires, fiction de soi, Études réunies et présentées par Nicolas Courtinat*, CELIS, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, Cahier n° 18, 2009. Un vol. de 165 p.

L'ouvrage a rempli avec bonheur le programme qu'a tracé Nicolas Courtinat dans la *Préface* : « étudier quelle forme y prend l'écriture lamartinienne de soi, déterminer les enjeux de cette écriture, telle était l'ambition de ce livre » (p. 6). Il permet aussi obliquement de pénétrer dans l'univers lamartinien dont la principale caractéristique est l'évanescence, la dématérialisation, la fluidité ontique, d'où la difficulté de saisir (en particulier pour les jeunes générations) l'aspect fantomatique d'une poésie que hantent la trace, l'écho, le reflet.

Dans cette œuvre qui est tout entière soumise à un intense processus de réverbération du Moi, on observe le clivage, en ce qui concerne l'écriture autobiographique, entre l'intimité et l'appel du monde (que synthétise bien souvent, dans la poésie, la rime *vallon/horizon*). Parti de la constatation « À proprement parler, donc, Lamartine ne dit ni ne raconte rien de sa vie et pourtant quoi de plus *intime* que cette poésie » (p. 25), la belle réflexion de Pierre Loubier (« *Un chant triste comme la vie réelle* ». *Lamartine, l'élégie, la vie*) éclaire les fêlures existentielles (les innombrables deuils féminins d'Elvire à Julia) et les fêlures du discours autobiographique construit sur un paradoxe (le Je, pour se dire, doit s'objectiver). Traversée par l'imaginaire aquatique, l'œuvre lamartinienne élit le lac comme modèle narcissique des écritures de soi selon Dominique Kunz Westerhoff (*Le « liquide miroir » : le lac, modèle des écritures de soi dans l'œuvre de Lamartine*). Mais le Moi ne peut bien se ressaisir, à travers l'écoulement du temps, que dans certains points d'ancrage et en tout premier lieu à Milly (que Bachelard appellerait un « Centre de destin »). Olivier Catel nous montre comment, à côté de la maison natale, le poème devient la maison onirique, enracinée dans le souvenir de l'origine (*Terre natale et maison onirique : l'expression et la commémoration de soi*).

Pour le versant autobiographique des œuvres en prose, nous passons de l'Histoire (et son écriture de la représentation dont Paul Ricœur a décrit les apories) – Barbara Dimopoulou analyse *l'Histoire de la Révolution de 1848 (L'art de l'autoportrait dans l'Histoire de la Révolution de 1848)*, Dominique Dupart le texte hybride de *Trois mois au pouvoir (L'Histoire au service du Moi : Tentative d'autobiographie politique dans Trois mois au pouvoir)* – à l'histoire personnelle : *Les Confidences, les Mémoires de jeunesse* qu'étudie Aurélie Loiseleur (*Les Confidences : une méditation sur l'obscénité*), *Graziella* que Laurent Darbellay inscrit dans une intertextualité symbolique et sémiotique (*Graziella : portrait(s) du jeune homme en artiste*). Deux *biographèmes* attirent l'attention : celui du Père dans *Le Tasse ou la voix du père* de Clélia Anfray et celui de la Mère. Présence que restitue le curieux texte *Le Manuscrit de ma mère* dont Christian Croisille a bien éclairé les enjeux et les masques où s'est dissimulée l'écriture du fils (*Le Manuscrit de ma mère : une autobiographie déguisée*). Enfin, Marie-Renée Morin nous offre l'étude d'un texte inédit de Lamartine qu'elle a retrouvé, véritable petit joyau qui s'inscrira désormais dans le paradigme pompéien que traversèrent aussi Nerval et Freud (*Pompéi, chapitre d'un voyage à Naples (1846) : Hypothèses pour la genèse d'un « poème en prose » inédit*).

Gisèle VANHESE